

KATARZYNA WIŚNIEWSKA-SZARAN

Université de Varsovie

Les représentations de l'île Maurice dans l'imaginaire littéraire franco-mauricien

ABSTRACT: Mauritius is a small island in the Indian Ocean, whose population approximates to that of Warsaw. Since its discovery, the island was ruled by several governments: Dutch, French, and English, before it finally became independent in 1968. On this piece of land of about 2,000 m² live direct descendants of the inhabitants of three continents: Europe, Africa and Asia. The history of the island and the Mauritian people create its specificity.

Undoubtedly, the fact that Mauritius is an island largely influences the Mauritian society. In my article, I will study how this impacts on the society, including its writers. I will seek to define the nature of their relationships. I will try to describe the various representations of the island in Franco-Mauritian literary fiction at the turn of the twentieth and twenty-first centuries. Since this topos is in dichotomy of good and evil, I will consider the island as a synonym of a half-paradise and a half-prison. Subsequently, I will analyse it as a character of its own. Finally, I will argue that Mauritius can be seen as a reflection of the world, a miniature model. In summary, after examining the various images of Mauritius, I will try to demonstrate its special status in the Mauritian society, especially in literature.

KEY WORDS: Mauritian society, insularity, Franco-Mauritian literary fiction

L'île Maurice est une petite île située au nord-ouest de l'Océan Indien dont le nombre d'habitants est rapproché de celui de Varsovie et dont la taille ne dépasse même pas 2 000 m². Ce morceau de terre basaltique est éloigné d'une autre île d'environ 200 kilomètres au moins. Il faut huit heures de vol pour passer 9 000 kilomètres qui séparent Maurice de l'Europe. Ancienne colonie européenne, d'abord française, ensuite britannique, dans la proximité des côtes africaines, l'île Maurice est un lieu isolé. Elle l'était d'autant plus dans le passé. Aujourd'hui même, quitter l'île Maurice paraît toujours un périple cher, d'une partie plus aisée des Mauriciens.

Le fait que l'île Maurice est une île : son profil géographique et sa localisation, a un énorme impact sur la formation de la société mauricienne, notamment sur

celle de sa littérature. Vicram Ramharai, spécialiste en littérature mauricienne, a signalé dans un de ses articles¹ que l'écrivain n'est jamais dissocié de la société dans laquelle il évolue. J'ajouterais aussi que de la terre dont il est né. Ainsi, le roman franco-mauricien contemporain est imbibé du thème de l'insularité. L'île s'y conjugue dans toutes les couleurs possibles et revêt des masques différents. Celui d'une douce mère apaisant les souffrances de ses habitants comme celui d'un tyran à qui il est impossible de se dérober. Alors, quelle que soit la relation des écrivains avec leur île natale, ils en font leur leitmotiv.

Dans mon texte, j'étudierai d'abord l'impact de l'insularité sur la société mauricienne et j'en démontrerai les conséquences. Je réfléchirai par la suite sur ce qui résulte de la promiscuité des hommes : de l'impossibilité d'aller ailleurs ou tout simplement d'éviter leurs regards. Ensuite, je chercherai les différentes représentations de l'île Maurice dans le roman franco-mauricien contemporain. Finalement, je tenterai de déterminer la place de l'île dans la littérature franco-mauricienne ainsi que d'établir la relation entre elle et les écrivains.

La localisation et le relief géographiques de l'île ont largement influencé la formation de la nation mauricienne. Cependant, avant d'entrer dans les détails, il est important de rappeler brièvement l'histoire de l'île en question. À sa découverte par les Portugais, elle est une terre inhabitée. Elle est ensuite successivement colonisée par les Hollandais, les Français et les Anglais. Les premiers n'arrivent pas à y établir une vraie colonie : après en avoir exploité les ressources naturelles, ils finissent par la quitter. Les Français la gèrent pendant presque un siècle (de 1715 à 1810). Ils l'aménagent et y font affluer un grand nombre de main-d'œuvre : tout d'abord, des esclaves africains et malgaches. Résultat : le profil démographique de l'île change sensiblement. D'après Amédée Nagapen², en 1767 les esclaves constituent 83% de la population mauricienne (3 163 Blancs contre 15 027 esclaves, *cfr.* NAGAPEN, 2010 : 59). Les Britanniques laissent leur empreinte dans la démographie insulaire. Ils abolissent le système esclavagiste mais, pour compenser le manque d'ouvriers survenu, ils établissent l'engagisme³. Il suffit d'étudier les statistiques de Nagapen pour remarquer qu'en 1846, alors une année après la mise en vigueur de l'entreprise, les Indiens constituent à peu près un tiers de la totalité de la population. Une quinzaine d'années plus tard, en 1861, ils en représentent plus de la moitié, et en 1901 — 70% (2010 :

¹ Cfr. <https://www.reading.ac.uk/web/FILES/e-france/Ramharai.pdf>. Date de consultation: le 22 mars 2015, p. 22.

² Amédée Nagapen (1930—2012) était historien mauricien et ecclésiastique catholique ainsi que membre de l'académie des sciences d'outremer et vice-postulateur de la cause de Mère Marie-Magdeleine de la Croix.

³ L'engagisme est un système qui consiste à faire venir massivement les travailleurs, appelés coolies ou engagés. À l'île Maurice, ce sont particulièrement les travailleurs d'origine indienne. Ils y sont amenés en grand nombre, attirés par une perspective de bénéfices faciles. Toutefois, leurs conditions d'embauche ne divergent guère de celles des esclaves.

86). D'ailleurs, il est à noter qu'aujourd'hui les Indiens dominent les secteurs politique et économique de l'île. Il serait utile d'analyser la voie des engagés au pouvoir.

En effet, l'île Maurice abrite les descendants originaires de trois continents : l'Europe (les colonisateurs français et anglais), l'Afrique (les esclaves) et l'Asie (principalement l'Inde mais aussi la Chine). Elle devient alors la maison pour des gens radicalement différents : par le statut social, la couleur de peau, la langue et les valeurs : la tradition et la religion. Ramassés sur cette pièce de terre pour différentes raisons : certains par force, d'autres à la recherche d'un monde meilleur, ils ont dû apprendre à vivre ensemble. Le fossé de l'eau et la distance qui les séparent de la terre natale rendent impossible toute tentative de fuite. Les esclaves et les engagés, démunis de moyens, sont condamnés à y rester. Quant au colonisateur, il se heurte parfois aux mêmes obstacles. Comme le remarque Albert Memmi dans *Le Portrait du Colonisé*, il y vient quelques fois désargenté. Puisqu'il ne peut pas retourner, il ne lui reste qu'à chercher à gagner les bonnes grâces auprès de ses nouveaux compatriotes, celles des autorités surtout. Colonisés et colonisateurs, ils deviennent tous en quelque sorte les otages de l'île. La promiscuité, la nécessité d'échange commercial ou économique favorisent les réseautages entre les ethnies. La vie exige la coexistence et la coopération. Ainsi, la forme actuelle de l'île Maurice, notamment son profil démographique, doit beaucoup au fait que c'est une île. Aujourd'hui, on dénombre à l'île Maurice quatre religions majeures et autant de langues⁴. Paradoxalement, l'anglais qui est la langue officielle est utilisée par 1% des Mauriciens⁵. Étant donné le pluralisme culturel, ethnique et linguistique de l'île Maurice Thomas Eriksen⁶, chercheur du domaine, l'appelle *laboratoire de diversité*. D'ailleurs, il est intéressant de noter que l'île Maurice est considérée comme une des meilleures économies de tous les pays postcoloniaux. Elle est aussi citée en exemple en ce qui concerne la gestion de la politique ethnique⁷.

La description du fonds historique permettra au lecteur de mieux comprendre les représentations de l'île Maurice dans le roman contemporain. Il ne fait aucun doute que la présence de l'île constitue un leitmotiv dans la littérature mauricienne quel que soit son genre. Elle apparaît d'une manière explicite ou implicite. Aussi, devient-elle un personnage à part entière, qui vit, ressent

⁴ D'après *Littératures de l'Océan Indien* de Jean-Louis Joubert, à Maurice on peut retrouver à peu près une vingtaine de langues. Certes, la plupart constitue les langues intercommunautaires parlées par une population restreinte.

⁵ D'après <https://www.cia.gov/library/publications/the-world-factbook/geos/mp.html>. Date de consultation : le 22 mars 2015.

⁶ Thomas Eriksen est un professeur norvégien d'anthropologie. Il consacre une partie de ses études à l'ethnicité mauricienne. D'après <http://hyllanderiksen.net/>. Date de consultation : le 22 mars 2015.

⁷ D'après le livre de ERIKSEN (1998).

ou même se met en colère. Dans la plupart des romans, elle est un simple cadre d'histoire. En outre, elle s'inscrit dans la typologie des oppositions binaires. D'un côté, l'île est comparée à un paradis. Les écrivains vantent sa nature : les champs de canne à sucre, la mer, les montagnes. Elle leur semble un pays d'enfance heureuse, un monde féérique, démuné des vices. De l'autre, ils en dévoilent la face sombre et diabolique. À tel point de vue, elle apparaît comme une prison, un château fort, dont on ne peut pas s'évader. L'île Maurice surgit alors en contraste avec la métropole : soit en tant qu'un meilleur lieu à vivre soit comme un endroit de seconde catégorie. Elle est une miniature du monde. Ainsi, les problèmes qui la touchent sont ceux qui affectent l'humanité entière. La distance avec le reste du monde facilite leur analyse. Cet isolement spatial encourage aussi les écrivains à emprunter la thématique mystique, à dépasser les frontières du réel.

Le topos de l'île Maurice s'inscrit dans la littérature mauricienne dès ses débuts. Néanmoins, vu le nombre des textes qui la décrivent, je n'étudierai les représentations de l'île que dans le roman franco-mauricien contemporain.

L'analyse du corpus de la charnière des XX^e et XXI^e siècles nous conduit à constater que la plupart des romanciers focalisent l'action de leurs romans sur l'île Maurice. Que ce soient les textes écrits par des hommes ou par des femmes, l'île y apparaît plus ou moins explicitement.

Carl de Souza situe l'action de quatre de ses cinq romans (*Le Sang de l'Anglais*, *La Maison qui marchait vers le large*, *Les Jours Kaya* et *En chute libre*) dans son île natale. L'auteur construit souvent leur action autour d'événements importants de l'histoire de Maurice : dans *Les Jours Kaya*, il se réfère aux émeutes qui suivent l'assassinat du chanteur de séga éponyme ; dans *La Maison qui marchait vers le large*, le glissement du terrain, qui affecte un quartier de la capitale, devient le nœud de l'histoire. Son cinquième roman⁸, *Ceux qu'on jette à la mer*, se déroule quelque part en Océan Indien. Le roman raconte l'histoire d'émigrants chinois qui essaient de passer clandestinement aux États-Unis. Leur périple se solde par un échec. Au lieu d'accoster en Amérique, ils font une escale à un îlot de l'Océan Indien, dont ils sont ensuite déportés en Chine. Cette île pourrait être bien l'île Maurice. Même si l'auteur situe l'action en pleine mer, l'île de Paul et Virginie y apparaît implicitement. Le même jeu des sous-entendus, le lecteur le retrouve dans les livres de Barlen Pyamootoo. On a l'impression que dans son premier roman, *Bénarès*, l'auteur nous déplace en Inde. On croit déambuler au bord du Gange, à Bénarès — destination des pèlerinages et d'absolutions. Et pourtant ce n'est qu'une illusion puisque l'action du roman se déroule à Maurice, dans un village éponyme. En balançant à la frontière entre l'imaginaire et le réel, l'auteur nous trompe. Il recourt à l'opération stylistique qui consiste à superposer des lieux, comme le soulignait Nivoelisoa

⁸ L'ordre de cette numération ne correspond pas à celui de leur parution.

Galibert⁹. L'auteur mélange alors le mythique Bénarès au paysage mauricien. C'est pourquoi son narrateur emprunte le regard d'un des protagonistes — un soulard — renforçant ainsi l'impression de la confusion. Le roman raconte le trajet nocturne des amis. L'un d'entre eux a gagné aux cartes, ce qui les encourage à chercher la compagnie des prostituées. En décrivant les péripéties de deux protagonistes, Barlen Pyamootoo présente aussi le paysage sombre au figuré de son île natale. Dans le roman suivant, *Le Tour de Babylone*, l'action se déroule en Irak. Le narrateur arpente le pays avec son guide, Hassam. Cette fois-ci l'auteur semble nous assurer qu'on est loin de son île natale :

« C'est la première fois que tu viens en Irak », puis ils m'invitent à parler de mon pays, qui reste un mystère pour eux, malgré mes envolées sur les champs de canne. En dernier recours, je trace deux cercles dans l'air, un gros à côté d'un petit [...]. Ils rient de toutes leurs dents ou ils s'en foutent : ils ne connaissent pas Madagascar non plus.

PYAMOOTOO, 2002 : 79

L'île Maurice apparaît donc comme un lieu lointain, à peine possible à imaginer, à cerner dans l'espace par l'interlocuteur irakien. D'ailleurs, comme l'île Maurice n'existe pas dans la perception des Irakiens, elle acquiert le statut d'un endroit à la frontière du réel. Et pourtant l'écrivain nous déroute de nouveau. En effet, pour un lecteur attentif l'île semble surgir à chaque moment de la conversation du narrateur et son guide. Quand Hassam parle de la guerre en Irak, le narrateur évoque les émeutes suivant l'assassinat de Kaya. Le titre est aussi fort significatif. L'auteur s'y réfère à une expression péjorative : faire un tour de Babylone, c'est-à-dire dévier de son chemin, errer sans objectif (PYAMOOTOO, 2002 : 7). Est-ce bien l'île Maurice qu'il a à l'esprit ?

En dupliquant différents lieux, Barlen Pyamootoo passe en revue les vices tourmentant son île natale. L'écrivain universalise les problèmes pour éviter une critique trop directe de ses compatriotes.

Une autre écrivaine mauricienne — Nathacha Appanah — fait de son île natale le squelette de la plupart de ses textes : trois de ses cinq romans sont situés à Maurice. Dans *Les Rochers de Poudre d'Or*, elle raconte le passé mauricien, notamment l'engagisme des ancêtres indo-mauriciens. *Le dernier frère* nous rappelle le temps de la Seconde Guerre mondiale en évoquant la détention des Juifs dans une prison mauricienne. Dans *Blue Bay Palace*, le lecteur retrouve déjà l'île actuelle. Dans *La Noce d'Anna* et *En attendant demain*, Nathacha Appanah déplace le lecteur en France (où elle a déménagé il y a une quinzaine d'années). Quoique l'action de ces livres se passe entièrement en métropole, le paysage mauricien y resurgit constamment. À propos de *En attendant demain* Tirthankar Chanda écrit :

⁹ Cfr. <http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/pyamootoo.html>. Date de consultation : le 22 mars 2015.

L'île natale est présente dans ce volume comme hantise, mise en abyme et surgissement, même si la mémoire du pays a pâli depuis longtemps pour se nicher [...] « **sur la peau et au creux de l'estomac : la teinte exacte de la fleur de canne en juin, la sensation du grain de riz parfaitement cuit dans la bouche, le goût d'une glace à l'eau et au sirop, le bruit de la pluie sur un toit de tôle** ».

<http://www.rfi.fr/hebdo/20150227-nathacha-appanah-maurice-litterature-en-attendant-demain-francophonie/>. Date de consultation: le 22 mars 2015

Et pourtant, on pourrait dire la même chose de *La Noce d'Anna*. Maurice y apparaît dans les odeurs, les goûts, les couleurs ou les cicatrices enfantines sur les genoux de Sonia, la protagoniste du roman en question.

L'île natale occupe aussi une place centrale dans les livres d'Ananda Devi, la plus prolifique et non moins connue. Sur une quinzaine des romans seulement quatre (*Soupir*, *Indian Tango*, *Les hommes qui me parlent* et *Les jours vivants*) ne décrivent pas le sol mauricien. Néanmoins, ils ne délaissent pas son climat ou ses problèmes : bien qu'ils empruntent un paysage différent — Rodrigues, Inde, Suisse ou Angleterre —, le lecteur ressent la présence sous-jacente de l'île Maurice. Les huit autres romans reprennent le décor mauricien.

Shenaz Patel fait de l'île Maurice la toile de fond de tous ses romans. *Le Portrait Chamarel* et *Sensitive* sont entièrement situés à Maurice tandis que *Le Silence des Chagos* l'est à Maurice et à Diego Garcia. Les protagonistes de ce dernier — les Chagosiens vivent à Maurice mais ils reviennent constamment dans les souvenirs sur leur île natale — Diego Garcia.

La mise en scène de l'île natale en tant que décor, latent ou manifeste, témoigne d'une place très importante qu'elle occupe dans la vie des écrivains mauriciens et d'un énorme impact qu'elle a sur eux. Certes, l'espace détermine la vie et par la suite l'écriture.

Cependant, l'île dans les textes mauriciens ne se limite pas à y donner le cadre, à situer spatialement l'histoire. Loin de là. Ce n'est qu'une des nombreuses façons de l'insérer dans la littérature. En effet, l'île Maurice est une figure littéraire polyvalente. Elle apparaît d'abord paradisiaque. Elle ressemble à des prospectus hôteliers : attire les voyageurs assoiffés du soleil. Les auteurs décrivent sa nature et son influence bénéfique sur les hommes. Ils la comparent à une mère douce, la seule confidente possible de leurs secrets quand personne d'autre ne veut les écouter.

Ainsi, dans le roman contemporain, on retrouve l'île qui atteint le rang d'une île édenique, d'un paradis sur terre. Les écrivains la décrivent comme un lieu idéal. Elle va et vient dans leurs souvenirs, notamment ceux de leur enfance. N'est-elle pas un moment du vécu parfait ? La période où on cherche les moments les plus heureux de la vie ?

Dans *Sensitive* de Shenaz Patel, Anita est partie avec sa mère à la plage : l'enfant de onze ans et protagoniste de l'histoire décrit une Maurice idyllique :

Des enfants qui tripotent la plage avec des seaux rouges, des pelles jaunes, des arrosoirs verts ou bleus, des garçons qui jouent au volley en plongeant lourdement dans le sable, des filles qui se pavanent dans des paréos ouverts sur leurs minuscules croissants de bikinis fluo, une grosse dame qui se baigne avec sa robe à fleurs et son collant noir accrochés à toutes ses formes, quelques chiens qui se reniflent le derrière et trottent ici et là pour trouver des restes, un marchand d'ananas et d'eau de coco tiède, un filao appuyé contre le dos d'un vieux bonhomme qui regarde au loin la mer en serrant sa bouteille de rhum entre ses jambes, un groupe qui ravanne un séga sans fin, la camionnette d'un marchand de sorbets [...].

PATEL, 2003 : 47—48

Aux yeux d'une petite fille émerge un monde coloré, une île joyeuse des dépliant touristiques. On s'y amuse : on danse et on boit. La pauvre fillette est tellement prise par cette vie heureuse qu'elle prie en secret pour que ce jour ne termine pas : « J'ai fermé les yeux et j'ai prié [...], j'ai demandé à Jésus-Krishna-Allah-Boudda de faire que les chauffeurs de bus aient décidé de faire grève comme ça, d'un coup » (PATEL, 2003 : 49). Elle ne veut pas partir, retourner dans son monde qui est brodé des couleurs sombres. Elle ne veut pas que cet instant finisse.

Dans les textes mauriciens la description du paysage mauricien familier se mêle alors aux souvenirs d'enfance. Dans le roman *La Noce d'Anna* de Nathacha Appanah, Sonia retrouve son île natale dans le goût du café, dans ses cicatrices sur les genoux ou dans le t-shirt de Maurice. Elle est une femme d'âge mûr qui habite depuis des années en France mais dans laquelle vit toujours le souvenir de son île natale. Elle se rappelle ses couleurs, ses odeurs ou ses goûts. Ceux-ci émergent par ci par là, tout au long du roman.

Quand j'étais encore chez moi, là-bas, de l'autre côté de l'Afrique, j'aimais l'odeur douce amère du jaquier [...]. J'aimais l'aigreur du rhum sur les femmes dans les marchés, les rouges à lèvres rances de ma vieille tante, l'odeur de la poudre à visages anglaise de ma mère, [...] la gomme élastique qui sentait l'orange que je grignotais et recrachais en pluie. Depuis, l'orange me fait toujours penser à l'école, [...], à mon enfance lointaine, presque irréelle. L'orange me fait penser à cette grande cour asphaltée, ces murs noircis par la pluie [...].

APPANAH, 2005 : 35—36

L'île lui revient à l'esprit quand elle sent l'odeur de l'orange. Les images de son enfance, passées en revue, évoquent une période lointaine mais prospère.

Dans son roman suivant, *Le dernier frère*, Nathacha Appanah procède de la même manière. Elle donne la parole à un vieillard, Raj, qui retrace une vie difficile de deux garçons, qui par hasard se sont connus sur l'île. Le premier, c'est le narrateur lui-même. Issu d'une famille « défavorisée », il est régulièrement battu par son père alcoolique. L'autre, David, enfant juif de dix ans, retenu sur

l'île lors d'une navigation vers la Palestine. Les deux gamins vivent une réalité difficile. La narration prend forme alors de la confession d'un adulte. Raj révèle son île avec toute la nature splendide. Elle est le cadre de quelques moments heureux passés avec ses frères, de leurs escapades communes dans la forêt, de leurs vagabondages par delà les champs.

Ce sentier me semblait merveilleux [...]. Des papillons venaient se poser tout près et nous nous arrêtons pour les regarder, émerveillés par leurs couleurs entremêlées et je suis sûr que chacun d'entre nous, à ce moment-là, rêvait de se transformer en papillon : se vêtir de couleurs, s'alléger et s'envoler.

APPANAH, 2007 : 24

C'est un remède pour oublier un dur quotidien. La même gaîté, Raj la retrouve plus tard, pendant quelques évasions clandestines avec David. Ils se réfugient devant tout le monde dans la nature. Le monde insulaire de Nathacha Appanah adoucit le réel.

Une description similaire, le lecteur en retrouve une dans *Le voile de Draupadi* d'Ananda Devi. L'auteur y évoque les moments heureux de l'héroïne principale — Anjali. L'écrivaine donne la voix à une femme adulte, mère et épouse qui fait face à la maladie incurable de son fils et aux exigences de la famille de son mari. Celle-ci, fort imprégnée d'anciennes croyances, exige d'Anjali d'accomplir un rite pour solliciter la guérison de son fils. Pour échapper d'un quotidien difficile, Anjali s'enfuit dans les souvenirs : elle se rappelle les vacances qu'elle passe avec son frère Shyam et sa cousine Vasanti. Ananda Devi décrit tantôt les champs de canne à sucre, tantôt les escapades dans la forêt.

Les papayers et les bananiers poussaient à l'état sauvage, et leurs fruits avaient un goût particulier, farouche [...] qu'apprécient les villageois. Ils les mangeaient avec du sel et du piment rouge broyé. Les enfants aimaient aussi beaucoup ces fruits des bois, et nous y avions longuement fourragé, Shyam, Vasanti et moi, à la recherche de papayes rouges, celles qui crevaient parfois entre nos mains tant elles étaient mûres [...].

DEVI, 1993 : 34

Cette gaîté et cette indolence juvénile se mélangent toujours avec la pureté de la nature. C'est elle qui apporte du réconfort à l'héroïne. Fatiguée par une lutte constante contre la maladie de son fils, abattue par des accusations de la famille, elle cherche le calme dans le paysage insulaire :

Il y avait des jours, pendant la saison de coupe, où l'air était parfumé par les émanations du jus des cannes broyées, ce liquide sucré appelé « fangourin » qui rafraîchissait si bien les jours de la chaleur ; les femmes allaient chercher des bouteilles de sirop de canne au moulin, un sirop noir et épais, qu'elles

faisaient cuire, puis mettaient à sécher au soleil jusqu'à ce qu'il devienne une galette dure et croustillante, qu'on appelait « beli ».

DEVI, 1993 : 44

L'île d'enfance devient alors sa confidente. En effet, le paysage mauricien semble accompagner tous ses habitants dans des périodes difficiles de leur vie.

L'île Maurice et sa nature sont aussi un apaisement pour Joséphin, le héros éponyme d'un autre roman d'Ananda Devi. Dans son livre, *La vie de Joséphin le fou*, l'écrivaine met en scène un jeune homme dont la vie n'est pas facile. Mis en marge de la société, délaissé par une mère alcoolique, Joséphin se crée un monde à part, il se réfugie dans les profondeurs de l'île de la côte. C'est la nature et la mer qui le consolent lorsque les hommes ne le comprennent pas. Bien plus, il se sent détesté par ses congénères, qui le prennent pour un monstre. Joséphin se réfugie donc dans la nature, notamment dans la mer. Cet environnement est le seul qui ne lui est pas hostile. Il ne le juge pas, ne le maltraite pas. Il lui apporte du réconfort et du calme :

Nager longuement, puissamment, grandes brasses, grands coups de jambes pour bien labourer la mer, elle se plaint pas, elle, elle a pas peur de moi, elle sait qui je suis, elle me connaît, Joséphin qui ferait de mal à personne. [...]

Au bas, des fleurs de corail s'ouvrent rien que pour moi, des algues s'agitent comme de grandes dames pleines d'envie, ils ont tous envie de moi, même les anguilles qui ce jour-là se sont glissées partout pour m'explorer et qui m'ont pas fait mal, pourtant elles auraient pu, elles auraient pu me mordre et me laisser tout saignant dans la boue et me manger bout par bout mais elles l'ont pas fait, elles ont senti mon odeur, elles ont respiré la mer en moi sur mon haleine sur ma langue et elles sont devenues mes amies, je les tue juste pour manger pour devenir un peu comme elles un peu elles, même les murènes et les requins si dangereux, ils me sentent, ils respirent ma présence et ils ont pas peur de moi et j'ai pas peur d'eux, on se respecte, nu ou pas, on est pareil, enfants du même corps, enfants de la même mer.

DEVI, 2003 : 58—59

Une nature rassurante, une île confidente apparaissent aussi dans un autre roman d'Ananda Devi — *Moi, l'interdite*. Le récit raconte la vie d'une fille, la narratrice, qui dès sa naissance est condamnée à la répudiation puisqu'elle est née avec le bec-de-lièvre. Considérée comme un porte-malheur, elle est maltraitee par les hommes, notamment dans sa famille. Pareillement à Joséphin, elle retrouve du soulagement dans la nature insulaire. C'est alors la mer qui la berce à dormir, ce sont les insectes qui soignent ses blessures, les chiens qui sont ses compagnons. « La mer dans ma tête me berce de ses bras mous, l'eau m'oscille, haleine d'embrun sur mon visage, petit à petit, un sommeil salé me fond » (DEVI, 2000 : 66) — avoue-t-elle.

À travers ces exemples émerge alors l'image d'une île protectrice qui soulage les souffrances et guérit les blessures. Les écrivains la présentent comme un pays rêvé d'enfance, la seule confidente des secrets possibles. Et pourtant il y a le revers de la médaille. Les mêmes auteurs dévoilent un visage tout à fait contraire. C'est aussi une île démoniaque, avec une nature toute puissante, menaçant la vie de ses habitants. C'est une île-prison, le lieu qui marque l'homme pour toujours. Comme je l'ai signalé au début de mon exposé, l'île, en tant que figure stylistique, s'inscrit dans la dichotomie du bien et du mal : elle mélange alors les deux. Ainsi, l'image de l'île est à l'origine des représentations qui s'opposent et se complètent en même temps. Elle apparaît tantôt paradisiaque tantôt diabolique.

D'abord, il faut signaler que la nature ne s'avère pas toujours un bon allié. Au contraire, elle semble souvent montrer sa suprématie sur les hommes. La terre réagit contre les méfaits humains. Elle paraît punir les hommes. Dans de nombreux romans, les écrivains mauriciens décrivent leurs concitoyens luttant ou résistant à un cyclone, une inondation ou un glissement de terrain. Dans *La Maison qui marchait vers le large*, Carl de Souza décrit une lutte héroïque des hommes pour leurs habitations. La Motte, quartier oublié de Port Louis, après avoir subi des averses, doit faire face au glissement de terrain. Certains perçoivent la catastrophe comme le châtement de Dieu. La nature acquiert alors des dimensions divines. L'homme n'a qu'à perdre cette bataille. L'île apparaît ainsi comme celle qui donne et reprend. Dans le roman que j'ai déjà cité auparavant — *Le dernier frère* de Nathacha Appanah —, Raj perd ses frères durant le cyclone qui s'abat sur l'île. L'île n'est pas seulement une nature bienveillante et colorée, elle fait également courir le risque, risque de mort. D'ailleurs, pour David et d'autres Juifs, elle n'est pas un paradis mais une prison.

L'atmosphère du quotidien insulaire paraît aussi révéler quelque chose de menaçant et de grave. Chez Barlen Pyamootoo, les chiens vagabonds apparaissent tout au long de *Bénarès*. Ils traînent sans un objectif précis. Ils font partie du décor. L'île de Pyamootoo rappelle plutôt un paysage de guerre :

On aurait dit une ville en guerre, pas une femme n'était visible dans ses rues. Juste des chiens et quelques hommes qui semblaient attendre un même couvre-feu, le signal pour se séparer, se disperser.

PYAMOOTOO, 1999 : 18

La comparaison est bien divergente d'une description paradisiaque. Il n'y a rien : juste des hordes de bêtes :

Nous avons marché bras dessus, bras dessous le long du canal qui sentait l'huile rance et l'eau fétide, puis nous avons traversé un pont en même temps que des chiens, mais eux ont couru. Ils ont rejoint d'autres chiens qui les attendaient sur l'autre bord et qui semblaient avoir couru eux aussi, ils avaient la langue qui pendait et le mufle qui débordait d'écume.

PYAMOOTOO, 1999 : 33

Leur errance reflète alors celle des habitants, leur lutte pour le quotidien difficile.

L'île comme une terre funèbre s'étale aussi dans les romans d'Ananda Devi. Dans son quatrième roman *L'arbre fouet* surgit l'image d'une île fatale, île-malheur. Par la voix du personnage principal — Aeena —, l'auteur relate l'histoire de l'île. Le livre rappelle le temps sanglant de l'esclavage auquel se mélange l'aujourd'hui. L'île couvre un malheur, l'île couvre la mort.

On dit que cette propriété, au temps des coloniaux, avait un héritage d'esclavage et de martyre. Souvent, en parlant du grand badamier qui surplombe la maison, les gens disent « pied-fouette », l'arbre du fouet. Oui, le nom est approprié. Le nom est juste. [...] Les villageois disent que c'est l'arbre auquel on attachait les esclaves pour les fouetter, et le nom en est resté. Pour moi... Un souvenir à la fois plus proche et plus lointain, à peine évoqué, qui ranime d'anciennes blessures cicatrisées... L'arbre-fouet. L'arbre-mâle. L'arbre-colère.

DEVI, 1997 : 42

L'atmosphère renforce une présence récurrente des tribus errantes de chiens, dont la narratrice a peur. Ils apparaissent dès le début du texte. Comme s'ils sentaient quelque chose dans l'air, le recherchaient dans le jardin : du sang, des morts ?

Le soir, j'entends les chiens errants — ils sont des dizaines et des dizaines qui viennent on ne sait pas d'où — qui se meuvent en collectivité autour de la maison. Ils n'aboient pas mais ils bougent ensemble, les corps se frottant les uns contre les autres avec un son de chair et de pelage bruissants, les haleines épaisses qui s'enflent d'un grognement sourd, les pattes épineuses crissant sur le gravier, arrachant l'herbe sèche et drue.

DEVI, 1997 : 15

Ils semblent être les seuls à se souvenir du passé.

Après tout, la nature reflète la vie des gens ordinaires. Elle ressent avec eux, elle traduit leur état d'âme. Elle est leur maison, elle les accompagne pour le bien et pour le mal. Néanmoins, elle est souvent identifiée avec une prison. L'île enchaîne et emprisonne. L'impossibilité d'y échapper est une représentation suivante du « paradis » mauricien. Dans *Sensitive* de Patel, un des protagonistes — Garçon —, rêve de s'embarquer dans l'avion et de quitter Maurice. Il tente sa chance. Un jour, il monte dans la soute. Cependant, son projet ne réussit pas. Il meurt gelé dans un train d'atterrissage.

Un jour il [Garçon] a disparu. [...] / Puis un journal a rapporté qu'un jeune garçon avait été trouvé, à l'aéroport de Paris. / Dans le train d'atterrissage. / Ils parlaient des températures très basses, trop basses. / Ils disaient que c'était triste.

PATEL, 2003 : 129

L'île est donc une cage pour la plupart de ses habitants. Dans son deuxième roman *Blue Bay Palace*, Nathacha Appanah met en scène une jeune fille — Maya —, qui souffre d'un double emprisonnement : d'abord spatial, ensuite coutumier. Elle voudrait vivre autrement que ses compatriotes, elle voudrait vivre ailleurs : se libérer de l'espace et des règles. Cependant, depuis sa naissance, Maya est condamnée à cette terre aride, parsemée de ces hôtels cinq étoiles que les Mauriciens ne connaissent que de leur travail. Pour eux, elle n'est pas un paradis, un séjour de rêve. C'est un bout de terre où ils doivent vivre. La terre semble aussi fatiguée par une existence fade que ses habitants. La narratrice la dessine en couleurs sombres dès les premières lignes :

Au début, il y a le pays. Un bout de terre à la surface irrégulière, aux contours incertains. [...] C'est un pays né du crachat brûlant d'un volcan et dont le profil a été dessiné par les tempêtes et le soleil cardinal. [...] C'est un pays in extremis.

On y soupire beaucoup, j'ai remarqué. [...]

On y soupire aussi à cause de cet horizon qui nous suit partout. On le voit tous les jours, il nous traque, il se rapproche, il nous submerge. Et tout d'un coup voilà qu'on est, ici, à l'étroit, prisonnier, pris au piège, acculé, otage. Alors, la respiration devient difficile, le cœur s'emballe, la vision se brouille et on soupire parce qu'on voudrait tant échapper à ce pays prison.

APPANAH, 2004 : 9—10

À plusieurs reprises Maya l'appelle *pays-prison*, *mer-prison*, *un bout de terre*. Son rêve est de s'envoler : partir pour Angleterre, devenir fonctionnaire et travailler dans un bureau climatisé. Bref, échapper à cette existence des horizons serrés, des chemins tortueux, de cette *absence d'espace* dont elle parle.

En outre, l'île n'emprisonne pas seulement ses habitants. Elle devient une maison forcée pour des Chagosiens, les protagonistes d'un autre roman mauricien, *Le Silence des Chagos* de Shenaz Patel. Dans ce livre, l'écrivaine donne la parole aux Chagosiens qui ont été expulsés de leurs propres maisons. En fait, les autorités britanniques et mauriciennes ont marchandé l'archipel Chagos aux États-Unis. Ceux-ci ont rapatrié tous les Chagosiens à Maurice en quelques heures et y ont construit une base militaire. Ceux qui étaient en voyage en ce moment, y restaient pour toujours, comme Charlesia, l'héroïne du roman, qui est venue à Maurice pour soigner son mari. Quand elle veut retourner chez elle Charlesia entend que : « Il n'y aura plus de bateau de retour. Vous allez devoir rester ici. Zil inn fermé » (PATEL, 2005 : 31). Son île est fermée. L'île Maurice devient alors un lieu de détention, entouré du fossé d'eaux océaniques. Pour les Chagosiens, elle n'est qu'une terre de *peur*, *incompréhension*, *solitude*, *angoisse folle de la mer* : « [...] nouvelle terre aux montagnes hautaines et indifférentes, aux habitants distants et méprisant » (2005 : 88).

Charlesia, Garçon, Maya comme la plupart des protagonistes des romans mauriciens rêvent de s'évader des soucis de la vie quotidienne, de cette île déployant ses ailes sur eux. Et pourtant, c'est une île dont on ne peut pas se libérer. Elle hante aussi ceux qui ne l'habitent plus. N'est-elle pas un motif récurrent dans les textes des écrivains qui l'ont quittée ? Ananda Devi ou Nathacha Appanah la privilégient dans la plupart de leurs textes.

Son statut particulier dans l'écriture mauricienne ne fait aucun doute. D'ailleurs, de nombreux textes renforcent encore son importance : l'île y devient même un personnage à part entière, qui ressent comme les protagonistes, qui se réjouit et souffre avec eux. C'est le cas des romans *Le voile de Draupadi* ou *L'arbre fouet*, que j'ai déjà cités auparavant. Dans le premier roman, la terre semble ressentir la douleur d'Anjali. Ananda Devi peint une île fatiguée, exploitée et gonflée par des saisons de coupe de la canne à sucre qui vont et viennent et une femme épuisée par la lutte contre la famille de son mari. La douleur de l'une s'entremêle à celle de l'autre. L'une et l'autre sont spoliées par leurs proches : l'île par ses habitants, Anjali par sa famille. Dans le second roman, l'île se superpose à la personne d'Aeena. Les deux éprouvent les mêmes émotions. Elles semblent constituer l'unité.

J'ai ouvert les yeux sur un monde dont on avait effacé les couleurs et noyé les reliefs, un monde pâle et glacé comme celui d'avant la vie. J'ai eu la certitude que je n'étais qu'un lointain vestige, voué au renoncement. Une ligne fragile et esquissée me séparait de l'oubli. [...] Engourdie, étourdie d'une telle certitude, je me suis ouvert les veines. [...] Ma nuque s'est reposée de toute une vie de raideur. Mes épaules se sont enfoncées dans la terre. Mon dos se confondait avec les racines.

DEVI, 1997 : 23

L'île hante, obsède et pénètre ses habitants, notamment les écrivains. Il me semble pourtant important de souligner que les problèmes soulevés par les auteurs mauriciens ne se limitent pas spatialement. En d'autres termes, l'île devient un micro-monde dans lequel on reflète tous les vices tourmentant l'humanité d'aujourd'hui. Du reste, Shenaz Patel a répété à plusieurs reprises qu'elle situe ses histoires à Maurice, parce que pour elle, en tant que Mauricienne, l'île est très proche et plus facile à décrire¹⁰. Cependant, Patel remarque que ses histoires pourraient aussi bien être situées ailleurs. Les auteurs mauriciens jouent alors avec leurs lecteurs. Tantôt on est en Irak et pourtant la ville semble parée de teintes mauriciennes, tantôt on se promène en Inde sans pour autant quitter le sol mauricien. Peu importe si on regarde de plus près Bagdad, Lyon ou Port-Louis, les textes mauriciens crient alors contre l'injustice qui est la même dans le monde entier. Les pauvres et les riches vivent dans chaque coin du monde, pas seulement à Maurice.

¹⁰ D'après l'interview faite par l'auteur de l'article en février 2012.

Certes, le fait que c'est une île a considérablement influencé la création et la forme actuelle de la société mauricienne. À coup sûr, la vie sur une île marque ses habitants, notamment les écrivains. L'île influence leur vie, l'île la détermine. La stigmatise-t-elle ? Sans faute, elle laisse une trace. Le fait d'être séparé de tout le monde, exposé à la promiscuité d'autres citoyens originaires des trois continents, sans avoir la possibilité de s'évader, tout cela n'est pas indifférent aux Mauriciens.

Les exemples que je viens de citer témoignent d'un statut particulier dont jouit l'île Maurice dans le roman franco-mauricien. Les écrivains la peignent avec toute sa complexité. À un moment, elle est un jardin édénique, dépositaire de secrets, un sédatif ; à un autre moment elle révèle son visage infernal. Elle punit et se montre toute puissante. Dans le roman mauricien contemporain l'île s'inscrit dans des oppositions binaires : elle symbolise tantôt la liberté tantôt la prison. En outre, elle devient souvent une héroïne romanesque. Elle acquiert des dimensions humaines. L'île semble éprouver les mêmes émotions que les protagonistes. L'île paraît se réjouir et souffrir avec les hommes. Ainsi, à travers la description insulaire émerge l'image de l'humanité entière. L'île est une miniature du monde. Alors, ne serait-il pas utile de lire le roman mauricien comme la description du monde entier sans y voir une analyse de la société mauricienne ?

Bibliographie

Romans franco-mauriciens

- APPANAH Nathacha, 2003 : *Les Rochers de Poudre d'Or*. Paris : Gallimard.
 APPANAH Nathacha, 2004 : *Blue Bay Palace*. Paris : Gallimard.
 APPANAH Nathacha, 2005 : *La Noce d'Anna*. Paris : Gallimard.
 APPANAH Nathacha, 2007 : *Le dernier frère*. Paris : Éditions de l'Olivier.
 APPANAH Nathacha, 2015 : *En attendant demain*. Paris : Gallimard.
 DEVI Ananda, 1993 : *Le voile de Draupadi*. Paris : Harmattan.
 DEVI Ananda, 1997 : *L'arbre fouet*. Paris : Gallimard.
 DEVI Ananda, 2000 : *Moi, l'interdite*. Paris : Éditions Drapper.
 DEVI Ananda, 2001 : *Pagli*. Paris : Gallimard.
 DEVI Ananda, 2002 : *Soupir*. Paris : Gallimard.
 DEVI Ananda, 2003 : *La vie de Joséphin le fou*. Paris : Gallimard.
 DEVI Ananda, 2007 : *Indian Tango*. Paris : Gallimard.
 DEVI Ananda, 2011 : *Les hommes qui me parlent*. Paris : Gallimard.
 DEVI Ananda, 2015 : *Les jours vivants*. Paris : Gallimard.
 PATEL Shenaz, 2002 : *Le Portrait Chamarel*. Saint-Denis : Grand Océan.
 PATEL Shenaz, 2003 : *Sensitive*. Paris : Éditions de l'Olivier.
 PATEL Shenaz, 2005 : *Le Silence des Chagos*. Paris : Éditions de l'Olivier.

- PYAMOOTOO Barlen, 1999 : *Bénarès*. Paris : Éditions de l'Olivier.
 PYAMOOTOO Barlen, 2002 : *Le Tour de Babylone*. Paris : Éditions de l'Olivier.
 SOUZA Carl de, 1993 : *Le Sang de l'Anglais*. Paris : Hatier.
 SOUZA Carl de, 1996 : *La maison qui marchait vers le large*. Paris : Le Serpent à plumes.
 SOUZA Carl de, 2000 : *Les Jours Kaya*. Paris : Éditions de l'Olivier.
 SOUZA Carl de, 2001 : *Ceux qu'on jette à la mer*. Paris : Éditions de l'Olivier.
 SOUZA Carl de, 2012 : *En chute libre*. Paris : Éditions de l'Olivier.

Autres références bibliographiques

- CHELIN Antoine, 1989 : *Une île et son passé (1507—1947)*. Sainte Clothilde : Éditions du Cri.
 ERIKSEN Thomas, 1998 : *Common denominator, Ethnicity, nationalism and the politics of compromise in Mauritius*. Oxford : Berg.
 ISSUR Kumari R., HOOKOOMSING Vinesh Y., 2001 : *L'océan Indien dans les littératures francophones*. Paris : Karthala.
 JOUBERT Jean-Louis, RAMIANDRASOA Jean-Irénée, 1991 : *Littératures de l'océan Indien*. Paris : Edicef.
 NAGAPEN Amédée, 2010 : *Histoire de la colonie, Isle de France — Île Maurice 1721—1968*. Rose Hill : Éditions de l'Océan Indien.
 RACAULT Jean-Michel, 2007 : *Mémoires du grand océan*. Paris : PUPS.
 TOUSSAINT Auguste, 1971 : *Histoire de l'île Maurice*. Paris : PUF.

Source Internet

- https://www.cia.gov/library/publications/the-world-factbook/geos/countrytemplate_mp.html.
 Date de consultation : le 26 juin 2014.

Note bio-bibliographique

Katarzyna Wiśniewska-Szaran — doctorante à l'Institut d'Études Romanes et lectrice de la langue française à l'École des Langues Étrangères de l'Université de Varsovie. Dans son travail scientifique, elle se penche sur la culture et la littérature des Mascareignes, notamment de l'île Maurice.